

**PRINCIPAUX COLLABORATEURS**

LOUISE ABREMA.  
BAC.  
G. DE BILLY.  
Clermont-Gallerande.  
CORDOVA.  
DEBAT-PONSAN.  
DETAILLE.  
FLAMENG.  
FOURNERY.  
GILBERT.  
H. GERBAULT.  
LEERMITTE.  
MARS.  
MURATON.  
HENRI PILLE.  
ROCHEGROSSE.  
M. DE SOLAR.  
C. VOILEMOT.  
WAGREZ.  
ZWILLER.

**PRINCIPAUX COLLABORATEURS**

JEAN ALESSON.  
BONAVENTURE.  
PAUL BONHOMME.  
HENRI DE BORNIER.  
P. DE CANTELAUS.  
LOUIS COLLAS.  
FR. COPPÉE.  
E. DAUDET.  
LOUIS ENAULT.  
HENRI FOUQUIER.  
H. GOURDON DE  
GENOUILAC.  
ARSENÉ HOUSSEY.  
H. DE KEROHANT.  
PIERRE MAEL.  
JEAN DE NIVELLE.  
MARCEL PRÉVOST.  
DR DE SPARE.  
E. STOLLIG.

**L'ART  
ET  
LA MODE  
JOURNAL  
DE  
LA VIE MONDAINE**

**Sommaire du Numéro 7**

*Art et Chiffons*, par la baronne de Spare. Dessin de G. de Billy.  
*Gazette héraldique*, par H. Gourdon de Genouillac.  
*Paysage*. Dessin de H. Zuber.  
*Berthe de Sonnaz*, par Louis Collas.  
*Théâtre du Gymnase (Les Amants légitimes)*. Dessin de M. de  
*Revue des Petits Salons de Peinture*, par Deuzem. Solar.  
*Exposition du Cercle Volney (Rose effeuillée)*. Dessin original  
*Chronique mondaine*, par Paul Bonhomme. d'Edouard Sain.  
*Nouveau Cirque*. Dessin de Maurice Marais.  
*A travers les Théâtres*, par Edmond Stoullig.  
*Chronique financière*, par Bonconseil.

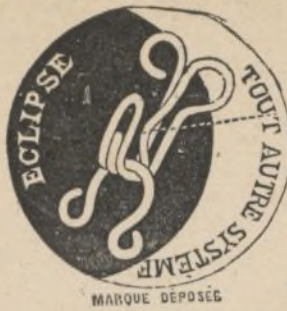
Prix du numéro : 1 franc; avec gravure coloriée : 1 fr. 25  
A l'Etranger, le port en sus.  
Un numéro tous les samedis.

On s'abonne aux bureaux de l'Art et la  
Mode, dans tous les bureaux de Poste et  
dans toutes les grandes librairies de  
l'Etranger.  
Voir en haut de la dernière page, les  
conditions d'abonnement.

Rue Halévy, n° 8, en face l'Opéra.  
Ayuntamiento de Madrid



## Agrafes DE LONG



VOYEZ DONC  
CE RESSORT!

N'achetez que les  
cartes portant en tête:

**"The DE LONG HOOK and EYE"**

Il y a des imitations, mais aucune  
n'est comparable à

**l'Agrafe "DE LONG"**

**SERVIETTE-BIJOU** à l'usage intime  
DES DAMES  
Brevetée s. g. d. g.  
La douz. 95 c. L. BONNEFOY, 137, Rue Lafayette, PARIS.  
Pour la province, adresser 35 cent. pour le port.

## PLUS DE COSMÉTIQUES



### Tonique Ruppert POUR LA PEAU

Le TONIQUE  
RUPPERT pour la  
peau n'est pas un  
cosmétique, mais  
un tonique naturel,  
faisant disparaître  
complètement les  
défauts et la déco-  
loration du teint et  
rendant inutile l'u-  
sage des cosméti-  
ques.

PRIX  
franco en France :  
**13 fr. 50**  
ou 3 flacons  
**32 fr.**

Savon adoucissant pour le visage. — Lotion pour  
les mains. — Emollient. — Envoyer 0 fr. 30 pour rece-  
voir franco le **LE LIVRE DE BEAUTÉ** en Anglais ou Fran-  
çais. — MANUCURE AMÉRICAINE: 5 fr.  
REMEDÉ AMÉRICAIN CONTRE LA DYSPEPSIE: 6 fr.  
On traite par correspondance. Conseils gratuits.  
**ANNA RUPPERT, 17, Rue de la Paix, PARIS**  
Regent street, Londres; Berlin, Vienne, Madrid, Barcelone,  
Calcutta, Sydney, etc.

VÉRITABLE EXTRAIT DE VIANDE  
**LIEBIG**  
INDISPENSABLE DANS TOUTE BONNE CUISINE  
SE MÉFIER DES IMITATIONS  
Exiger la signature **LIEBIG** sur l'étiquette

## Beauté des Seins

PAR LES  
**GRANULES DRAGÉIFIÉS**

du Docteur PIERRE, de la Faculté de Paris  
Ses produits efficaces et bienfaisants, re-  
commandés par les sommités médicales pour  
le Développement, l'Opulence et la Fermeté  
des Formes de la Poitrine (Seins) chez la  
femme. Effets rapides et certains. Résultat en  
2 mois. Se méfier des Contrefaçons. Flacon  
av. inst. et fr. contre mandat-poste.  
Pharmacie ARNOULT, 22, rue Turbigo, Paris.



## Mixture Broux ou Mixture Vénitienne



**EAU BROUX** progres-  
sive.  
Méd. d'Or, Exposition Paris.  
20 nuances, 65 formules inof-  
fensives pour teindre cheveux  
et barbe: ni argent, ni plomb,  
ni mercure. — Plus de tons  
verts ni violets. — Immense  
progrès. — Nuances mer-  
veilleuses. — Approbation des  
Célébrités médicales.

**A. BROUX**  
chimiste

10, rue St-Florentin, Paris  
Seul dépositaire pour la Républi-  
que Argentine et l'Uruguay  
G. Moussion, 324, Suipacha,  
Buenos-Ayres.

## COIQUIL, TARAVEL & GAY

23, Rue Étienne-Marcel, 23

Passementeries, Boutons, Dentelles et Broderies  
**HAUTES NOUVEAUTÉS**  
POUR MAISONS DE COUTURE  
Modèles exclusifs



## DEUIL

Pour avoir de suite un  
**DEUIL COMPLET**  
s'adresser

**A LA RELIGIEUSE**

2, rue Tronchet, Paris

ENVOI FRANCO

Maison de confiance, créée en 1859



DEUX TEINTURES VÉGÉTALES Inoffensives et instantanées  
pour la Barbe et les Cheveux. La Blonde ne prend que sur  
les cheveux primitivement blonds, la Noire sur les cheveux noirs  
et châtains.

**EAU DENTIFRICE** d'Email ou au Lait de Rose donnent  
aux dents la blancheur de l'ivoire, raffermissent les gencives  
empêchent la carie.

EAU pour la REPOUSSE des CHEVEUX — CRÈME de BEAUTÉ pour le TEINT  
MONSIEUR GUYEN CHIMISTE  
PROFESSEUR DE MASSOTHÉRAPIE, 28, Rue du Petit-Musc, PARIS

## VIN MARIANI

A la COCA du PEROU

Le plus efficace des TONIQUES et des stimulants  
Le RÉPARATEUR par EXCELLENCE  
des Organes de la digestion et de la respiration.  
Le TENSEUR des cordes vocales.

Préférable au Quinquina, dont il n'a pas les propriétés échauffantes, il est  
**le ROI des ANTI-ANÉMIQUES**

Son goût délicat l'a fait adopter comme **Vin de dessert**;  
il rend ainsi, sous une forme agréable, la force et la santé.  
Pharmacie **MARIANI**, 41, 84 Haussmann, et toutes Pharmacies

# EAUX MINÉRALES NATURELLES Enghien-les-Bains

GARE DU NORD  
110 Trains par jour  
Trajet: 15 minutes

LAC  
de Six kilomètres  
de tour

LES PLUS SULFUREUSES DE FRANCE

TEINTURES · IMPRESSIONS  
NETTOYAGES · DÉSINFECTION **HALLUAINÉ**  
USINE: 15 Avenue de Ségur, PARIS

39, Rue de Bourgogne  
101, Rue de Seine.  
107, B<sup>e</sup> du Montparnasse.  
82, R. d. Petits-Champs  
279, Rue St-Honoré.

203 bis B<sup>e</sup> St-Germain.  
83, Rue St-Dominique  
80, Rue de Passy.  
46, Avenue Marceau.

VERSAILLES

ST-CLOUD

43, Avenue de St-Cloud.  
48, Rue Duplessy.  
75, Rue Royale.  
10, Rue de Satory.

6, Route Nationale.

Teinture et nettoyage de tout ce qui concerne  
l'habillement et l'ameublement.

Seule maison garantissant la souplesse des  
soieries reteintes

## SULFURINE

ou Bain Sulfureux

ANS ODEUR

Le Bain de Sulfurine possède toutes les prop-  
riétés des bains sulfureux ordinaires sans en avoir  
les inconvénients — sans odeur et n'altérant ni  
les métaux ni les peintures, il peut être pris chez  
soi et dans toute espèce de baignoires.

La Sulfurine adoucit la peau, lui communique  
une grande blancheur en même temps qu'une  
souplesse extrême.

Dépôt: Pharmacie A. LANGLEBERT,  
55, rue des Petits-Champs, Paris, ainsi que dans  
toutes les Pharmacies et principaux Eta-  
blissements de Bains.

NI FROID NI AIR par les portes et croisées  
Pose de BOURRELETS  
invisibles et de plinthes. JACCOUX, 37, rue l'Echiquier.

PARFUMERIE DIAPHANE — 32, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

**LA DIAPHANE**

POUDRE DE RIZ

**SARAH BERNHARDT**

LA POUDRE ÉLÉGANTE PAR EXCELLENCE

NOUVELLE CRÉATION

**EAU D'AMBRE**

PRODUIT D'ÉLITE pour la TOILETTE, le MOUCHOIR et le VAPORISATEUR  
EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS DE PARFUMERIE.



**CAPSULES DARTOIS** Seul remède contre la PHTHISIE  
le meilleur c<sup>re</sup> Toux, Oppression  
3 fr. dans les Pharmacies.

Chez tous les Parfumeurs et Coiffeurs  
de France et de l'Etranger.

**La VELOUTINE**  
Poudre de Riz spéciale  
PRÉPARÉE AU BISMUTH  
Par **CH. FAY**, Parfumeur, 9, rue de la Paix, 9, PARIS

# DIAMANTS LÈRE-CATHELAIN

IMITATION PARFAITE ET INALTÉRABLE DU VRAI DIAMANT

La maison n'ayant ni succursales, ni dépôts, ni agents en province et à l'étranger, se méfier des articles vendus sous son nom  
Les Seules Maisons de Vente sont: 97, Bd. Sébastopol et 21, Bd. Montmartre — PARIS — Catalogue illustré franco

La Direction ne répond pas des manuscrits non insérés.





Robe en brocatelle ivoire à ramages bleus; garniture de point à l'aiguille; velours turquoise au corsage et à la jupe.

De grands bals et de belles réunions ont égayé déjà l'horizon mondain, sur lequel le chevalier Printemps va bientôt étendre son manteau de velours vert. Quand la nature sourit, il semble que tout s'embellisse, et l'on oublie vite les mauvais jours...

Voulez-vous savoir quelle est la tenue de bal? On la fait très compliquée, à l'opposé de la toilette de ville. Autant l'une est dorée, enguirlandée, diamantée surtout; autant l'autre est sobre pour le moment. Mais, en attendant que le mouvement mondain se déclare, en attendant que la mode ait pris un parti, on reste encore dans l'indécision; et l'on s'abstient. On est sobre de prodigalités.

La robe large revient tellement en faveur, que l'on se demande si, bientôt, on ne verra pas renaître le règne de la crinoline. Déjà, l'on met un cercle dans le bas de la jupe, en inclinant vers un certain « tour de cloche ». De là, à la crinoline, il n'y a pas loin.

Quel que soit notre désir de voir la mode 1830 prendre le dessus sur les autres créations qui en dériveront, nous n'acceptons pas la réapparition de celles qui se sont portées sous Charles X et sous Louis-Philippe. Qu'on s'en inspire; qu'on allonge un peu moins la taille; qu'on la raccourcisse même; soit! ce ne sont là que des variantes de la mode. Mais il ne faut pas que l'ensemble de la toilette se départisse de cette forme jeune, élégante, élancée, qui a fait et fera toujours tant d'honneur au goût parisien, universellement admis. Espérons aussi que les manches s'arrêteront à une dimension voulue, et ne retomberont pas dans les erreurs de 1820, époque où le « gigot » triomphait.

Son règne, de longue durée, ne fut pas brillant, d'ailleurs. C'est sous son empire que les manches prirent des proportions si énormes, qu'une élégante *gigotienne* ne pouvait pas passer par une porte ordinaire. Elles étaient très larges.



dans le haut, et soutenues par des baleines ou par un petit ballon rempli de duvet. On se demande comment le bon goût a pu inventer pareille absurdité.

Or, nous y touchons presque ! Nos manches d'à présent sont toute la toilette ; et pourtant, il n'y a pas d'harmonie possible dans ces manches singulières. Aussi, supplierai-je nos grandes couturières d'y prendre garde. La limite de la manche est déjà franchie. Un pas de plus, et elle ressemblera à la cuisse de mouton.

La robe sera d'une largeur excessive. Ceci est parfait à la condition, bien entendu, que les plis se partagent et que le devant, sans être large, soit moins collant qu'en ces dernières années.

Quant aux couleurs, elles suivent les actualités et les fleurs à la mode : beaucoup de chrysanthèmes, non seulement comme bouquet, mais comme nuances ombrées et glacées. Au dernier bal qui fut donné chez le duc de X..., on a vu beaucoup de robes de crêpe avec guirlandes roses dans le bas. Le décolleté, aussi, était orné dans le style 1815, sous la réserve des variantes nécessitées par les exigences actuelles.

On porte beaucoup de nœuds de satin rose, agrafant de petites couronnes de roses, au bas de la jupe. C'est très nouveau... pour ne pas dire très ancien, ce qui en fait le grand chic !

Plus la saison s'avance, et plus on s'éloigne de l'actuel de 1892, l'année 1893 n'étant encore qu'à son aurore.

Au fur et à mesure qu'on tourne dans le cercle étroit des innovations, on s'aperçoit que la mode a ses révolutions comme les Républiques et les Empires. Autrefois, elles étaient lentes et progressives. Aujourd'hui, elles suivent le mouvement des esprits.

Jadis, chaque siècle était marqué de la même empreinte ; les costumes de nos aïeux correspondent à une date de l'histoire. Maintenant, au contraire, la mode, avide de changements, interroge tous les siècles, toutes les époques. Sa fantaisie leur fait des emprunts, prend au Henri II ce qui lui convient ; au 1830 ce qui lui sied. C'est la cacophonie de la coupe, de la couleur et du tissu. Plus d'homogénéité. Bien au contraire ! Les couleurs les plus excentriques se marient à d'autres, moins voyantes. L'harmonie est délaissée pour l'imagination ; à peine s'est-on emparé d'un style, qu'on passe à un autre, en

quelques mois, en quelques semaines, sans même attendre la fin de la saison.

Abstenons-nous donc d'affirmer la mode ! Ses dogmes ne sont pas encore tenus pour réels, ni pour vrais. La fantaisie et la versatilité n'abdiquent pas leurs droits, d'où résulte la multiplicité de créations nouvelles.

Les robes d'été se garniront en dentelle. La berthe en dentelle Flamande, en Colbert, en guipure de Venise ornera les jolies toilettes de crépon, de foulard.

Le foulard, aura cette année, un gros succès, à cause de l'ampleur de la robe. On en emploiera facilement 25 mètres pour une robe ballerine.

Que dire des chapeaux ? Ils se porteront de plus en plus mignons ; ils se réduiront à rien : une coiffe en perles, avec l'aigrette en fleurs ; un nœud de pierreries ; ce sera l'idéal du chapeau mignon. Ou bien encore, de la dentelle ancienne, avec une nuée de fleurettes de jardin.

La paille ne fait pas encore son apparition. On en porte cependant à Nice, à Monte-Carlo ; mais pour qu'elle soit de mise, il faut un pays ensoleillé, et non la rudesse de notre climat.

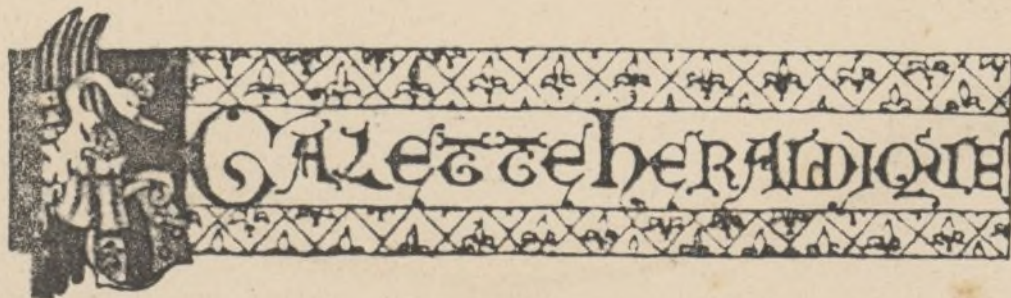
Comme grands chapeaux, ce sont les panaches qui flottent au gré des vents. Le grand select sera dévolu aux chapeaux de paille de couleur : le rose, le blé, le lilas. Tout sera nuancé ; l'innovation est d'autant plus heureuse, que la paille ajourée sera la plus répandue. On en portera beaucoup de blanche, avec coques de velours blé, rose ou lilas, les fleurs étant assorties à la paille. Ce sera une exquise révolution dans la mode.

Résumons-nous : la capote se garnira de fleurs ; le grand chapeau s'ornera de plumes ; et la toque s'agrémentera de motifs de fantaisie : ailes, agrafes, pierreries, etc...

On porte, en ce moment, beaucoup de bijoux. Le grand succès du genre consiste à avoir des boutons de diamant de dix mille francs à ses oreilles : des rubis par exemple ; mais pas trop grands. Avec cela, une toilette simple. Chaque époque a ses caprices. Voilà celui du moment.

Dans mon prochain courrier, je vous ferai connaître les derniers décrets de la mode, quoiqu'elle paraisse devoir être indécise pour quelque temps encore.

BARONNE DE SPARE.



*Le marquis de Lastic épouse Mademoiselle Violla.*

Hugues de Lastic, issu d'un puiné de la maison de Mercœur, était déjà créé chevalier en 1211. Cette famille est une des plus nobles et des plus anciennes de l'Auvergne. Elle a fourni un grand nombre de dignitaires, de grands officiers de la Couronne, depuis Draguinet de Lastic, conseiller et chambellan du roi Charles VII, jusqu'à François de Lastic, chevalier, comte de Sieujac, baron de Saint-Georges et d'Albuze, vicomte de Murat, marquis de Lastic, lieutenant général des armées du roi en 1762, et au comte Joseph de Lastic, chambellan de l'impératrice Joséphine.

Les Lastic ont contracté des alliances avec les meilleures familles de la noblesse française.

Cette maison est aujourd'hui représentée par :

Le marquis de Lastic futur époux,

Le comte Edmond de Lastic et la comtesse, née Girard de Meillard,

Le comte A. de Lastic,

N. de Lastic,

La comtesse de Lastic, née de Vallin,

La vicomtesse de Lastic, née de Maizeroy.

ARMES : de sable, à la fasce d'argent.

H. GOURDON DE GENUILLAC.





## L'ART ET LA MODE

8, rue Halévy, 8

Toilette de ville en drap Thibet. Col en satin noir coquillant aux épaules. Empiècement et ceinture de satin noir liseré de jais.

N° 8. — XIV.

GARNITURES ET PASSEMENTERIES DE LA MAISON COIQUIL, TARAVEL ET GAY, 23, RUE ETIENNE-MARCEL.

Ayuntamiento de Madrid









*Paysage.* — Dessin de H. ZUBER.

## BERTHE DE SONNAZ

A la fin du mois de septembre 1870, la petite ville de Lenoncourt, située sur les bords de la Loire, dont rien habituellement ne troublait le calme et le silence, fut arrachée à sa somnolence par le défilé d'un régiment qui se dirigeait sur Orléans ; au bruit de la fanfare des clairons et du roulement des tambours, toute la population sortit aux portes pour jouir d'un spectacle qui faisait événement.

Le colonel qui marchait en tête était jeune encore ; sa figure bronzée par le soleil d'Afrique, une balafre qui sillonnait son front, lui donnaient un air de martiale énergie, tempérée par l'expression douce et rêveuse de ses yeux bleus. Il paraissait souffrant ; ses lèvres pâles, ses traits contractés, ses joues maigres laissaient deviner la lutte d'une forte volonté contre le malaise physique.

Au moment où il pénétrait dans la principale rue de la bourgade, une jeune femme remarquablement belle, vêtue avec une élégance toute parisienne, se tenait à la fenêtre d'une maison tapissée de glycines et autres plantes grimpantes. A la vue du colonel, elle eut un mouvement de surprise et se recula vivement pour ne pas être aperçue, mais il eut le temps de la remarquer et la salua de son sabre.

Le régiment tout entier défila, puis, quand il fut arrivé sur la place, on entendit les commandements des officiers qui ordonnaient de former les faisceaux pour une halte de quelques instants. Presque aussitôt le galop d'un cheval retentit sur le pavé de la rue et s'arrêta devant la maison dont nous venons de parler. Le colonel

mit pied à terre et ses bottes éperonnées firent craquer les marches de l'escalier.

La jeune femme ne parut pas surprise, l'accueillit le sourire sur les lèvres et lui présenta la main comme à une ancienne connaissance. Il y avait dans tous ses mouvements une grâce charmante, et ce fut d'un timbre de voix plein de séduction qu'elle lui adressa la parole.

— Mon cher colonel, lui dit-elle, j'étais loin de m'attendre à vous voir ici. Vos blessures vous avaient imposé une retraite anticipée, l'état de votre santé vous condamnait au repos. Comment se fait-il que vous soyez rentré dans l'armée !

— Dans les circonstances comme celles que nous traversons, chacun doit au pays le tribut de son dévouement, j'ai offert mes services et l'on a bien voulu les accepter. Le régiment que j'ai l'honneur de commander est composé presque entièrement de conscrits ; mais ce sont de braves gens dont le dévouement ne sera pas stérile. Au moins nous aurons fait notre devoir.

— Et votre mère, qui vous aime tant, s'est résignée à ce sacrifice ?

— Ma mère comprenait trop bien les obligations que l'honneur m'imposait pour faire obstacle à mon départ.

— Espérons, colonel, que vous lui serez bientôt rendu.

— Dieu le veuille ! répondit-il avec un triste sourire, car c'est qu'alors les jours d'épreuves seraient passés pour la France.







Il se fit un silence de quelques instants ; la jeune femme paraissait soucieuse et dominée par des impressions mélancoliques. Elle promenait vaguement ses regards sur les campagnes dont la végétation prenait une teinte jaunissante, et sur la Loire qui coulait au pied des coteaux, reflétant sur ses flots calmes les rayons du soleil d'automne.

— C'est assez vous parler de moi, reprit l'officier, puis-je vous demander par suite de quelles circonstances la belle Madame de Sonnaz est venue s'ensevelir dans cette monotone bourgade ?

— C'est bien simple. Depuis la mort de mon pauvre mari, je vivais entourée d'amis, que la guerre et les événements politiques ont dispersés. Qu'aurai-je fait à Paris où nous étions menacés d'un long siège ? Heureusement je pouvais compter sur le dévouement de ma nourrice. La bonne femme a mis sa maison à ma disposition. Voyez, je n'ai pas trop à me plaindre de ma nouvelle résidence.

Le colonel examina le modeste mobilier de la chambre dont les chaises de paille, la table de noyer, les grossières images appendues au mur rappelaient par le contraste le somptueux logis que la jeune veuve occupait rue de la Chaussée-d'Antin.

— Le charme attaché à votre personne, reprit-il, vous suit partout, et cependant je ne puis me faire à l'idée de vous voir exilée loin du luxe de ce salon dont vous faisiez si bien les honneurs. Vous en souvenez-vous ? Vous étiez une reine dont tout le monde acceptait l'ascendant et dont on ne pouvait approcher sans subir les séductions. On se disputait un de vos regards, une de ces gracieuses paroles dont vous aviez le secret. Moi-même, le rude soldat d'Afrique, dès que je vous vis, je fus subjugué et me laissai bercer par un doux rêve. Il fut court, car je compris bien vite que vous aviez fait votre choix, que M. Henri Bergeron, le brillant artiste, régnait sans partage dans votre cœur. Vous l'aimiez et il vous aimait ; ses regards, le trouble de sa voix ; l'ombrageuse surveillance qu'il exerçait sur votre entourage, tout le disait. Le magnifique portrait qu'il exposa de vous au dernier salon aurait suffi pour m'en convaincre. Il fallait que l'art eut été aidé par un sentiment profond pour qu'il représentât si fidèlement sur la toile ces yeux d'une expression indéfinissable, ce charme de la bouche, toutes ces séductions qui vous rendaient irrésistible. Où est-il aujourd'hui ?

A cette question elle rougit et balbutia quelques paroles confuses qui trahissaient son embarras. Il crut deviner la pensée qu'elle n'exprimait pas.

— C'est le sort commun aujourd'hui, dit-il, de trembler pour ceux qui nous aiment. Chacun a sa part d'anxiété et de périls, mais, les heures d'épreuves passées, vous le reverrez et vous recevrez le dédommagement vous, de vos inquiétudes, lui des dangers auxquels il aura échappé.

Il remarqua le nuage qui couvrait son front, la sombre expression de son regard et, craignant de l'avoir blessée.

— Il n'y a, croyez-le bien, reprit-il, aucune amertume dans mes paroles. Je sais trop quels titres M. Bergeron avait à vos préférences pour être tenté de protester. J'ai pu murmurer un instant de votre choix, mais j'ai bien

vite reconnu que c'était justice, si ce jeune homme distingué par les qualités de l'esprit et du cœur l'emportait sur tous ses rivaux.

M<sup>me</sup> de Sonnaz paraissait avoir triomphé de son embarras et souriait sans répondre. Il eut été difficile de dire si elle était plus flattée des éloges qui lui étaient adressés ou de ceux dont l'artiste était l'objet. Cependant l'expression de son visage et son attitude indiquaient une préoccupation qu'elle cherchait à dissimuler. Elle se disposait à rompre le silence lorsque le son du clairon se fit entendre.

— Il faut que je vous quitte, dit le colonel, pour continuer ma route à la tête de mon régiment. Au milieu de vos joies et de vos peines, réservez une bonne pensée pour celui qui va braver les horreurs de la guerre. De son côté, il ne cessera de faire des vœux pour votre bonheur. Adieu !

— Au revoir, colonel.

Elle lui présenta la main qu'il sentit trembler dans la sienne. Elle le suivit du regard par la fenêtre et depuis quelque temps déjà le bruit des clairons et des tambours s'était éteint dans le lointain qu'elle restait encore immobile à la même place. Elle ne pouvait se défendre d'une mélancolique et sympathique émotion en pensant à ce vaillant officier qui avait déjà payé si largement sa dette au pays, et qui volontairement s'était arraché à un repos chèrement payé, pour aller affronter les chances des batailles et supporter des fatigues, mortelles peut-être pour sa santé délabrée. Elle ne tarda pas à réagir contre son attendrissement et, répondant à ses muettes réflexions.

— Qu'il parte, lui, dit-elle, c'est son métier, mais Henri, il faut qu'il reste.

Et sa belle figure, dégagée du nuage de tristesse qui venait de l'assombrir, reprit l'expression d'une volonté qui prétendait être obéie. Car l'habitude de voir ses caprices faire loi autour d'elle avait communiqué à sa physionomie un air dominateur qui était un des traits saillants de son visage. Elle appela sa nourrice, brave campagnarde, qui portait vaillamment ses cinquante ans et vivait modestement d'un petit avoir amassé sou par sou.

— L'omnibus qui fait le service du chemin de fer doit être arrivé, n'est-il pas vrai ? dit-elle.

Sur la réponse affirmative de la paysanne elle ajouta :

— Pourquoi n'est-il pas encore ici ?

— Craignez-vous qu'on ne vous l'enlève, votre beau peintre ! répondit la nourrice qui avait conservé son franc parler avec la grande dame. M'est avis que vous le tenez bien en tutelle, votre gentil amoureux. Ce n'est pas défunt mon mari qui se serait laissé conduire ainsi en lisière. Après tout, il avait raison, il n'est pas bon qu'une femme tire toute la nappe de son côté !

M<sup>me</sup> de Sonnaz fit un geste d'impatience, ce qui lui arrivait toujours quand sa nourrice, qui ne dissimulait pas ses préventions contre l'artiste, formulait familièrement ses maximes de philosophie pratique. Sans répondre, elle retourna à la fenêtre et du regard interrogea la rue. Bientôt elle laissa échapper une exclamation de satisfaction, en apercevant un jeune homme qui débouchait d'une des ruelles transversales de la petite ville.







Il avait environ vingt-cinq ans; sa tournure était élégante, sa mise distinguée, sa taille svelte et bien prise avait une souplesse d'une grâce un peu efféminée; sa fine moustache et ses cheveux noirs aux boucles soyeuses faisaient ressortir le pâleur mate de son teint. Les traits étaient délicats; en examinant attentivement son regard doux et mobile, on était tenté de lui attribuer quelque chose de vacillant et d'irrésolu dans le caractère. Quand il entra, la jeune femme l'observa attentivement.

— Je vous attendais avec impatience, Henri, dit-elle, quelles nouvelles apportez-vous de Tours?

— Mauvaises; l'investissement de Paris devient de jour en jour plus formidable; les tentatives faites pour le rompre ont toutes été impuissantes. Le cercle de fer qui enserre la ville de Metz se resserre de plus en plus. On s'attend à quelque nouveau désastre.

— Nous n'y pouvons rien. Avez-vous vu nos amis?

— Oui, je les ai trouvés tous inquiets et soucieux.

— Que vous a dit D.?

— Il m'a parlé dans le même sens que vous; il m'a engagé à attendre tranquillement la fin de la guerre. Il m'a dit que mon premier devoir était de vous protéger.

Plus clairvoyant, Henri aurait remarqué le sourire qui glissa sur les lèvres de la jeune femme et se serait demandé si cette consultation n'avait pas été dictée par elle.

— Je le savais bien, reprit M<sup>me</sup> de Sonnaz avec l'accent du triomphe, tous les hommes de bon sens seront du même avis.

— Et cependant je ne suis pas convaincu; je me demande si tous ceux qui ont comme moi la force et la jeunesse ne devraient pas être dans les rangs de l'armée.

Elle eut une petite moue irritée.

— Je croyais cependant vous avoir persuadé, dit-elle du ton d'une personne qui s'étonne qu'on discute ses idées.

Il répondit avec une expression de tristesse.

— J'apprécie comme elle le mérite la haute faveur que vous m'avez faite en me prenant pour compagnon. Mais laissez-moi vous dire que je n'ai pu m'éloigner de Paris sans une impression de douleur, presque de remords, qui me poursuit toujours. C'est là que se sont passés les jours les plus heureux de ma vie. C'est là que j'ai goûté les joies du plaisir, les satisfactions du travail. C'est à cette patrie de naissance et de choix que je dois d'être ce que je suis. Heures de bonheur, heures de souffrance, tout m'y rattachait. Était-ce donc quand le malheur s'abattait sur elle que je devais la quitter! Votre voix a été bien éloquente, Berthe, puisqu'elle a fait taire tous mes scrupules et m'a fait braver tous les reproches qu'on est en droit d'adresser aux déserteurs. Mais, quand j'ai vu disparaître derrière moi l'enceinte où s'exécutaient les travaux de la défense, j'ai éprouvé un douloureux serrement de cœur, je me comparais à l'enfant qui abandonne sa mère malheureuse.

— Que pouviez-vous faire? Votre main, habituée à manier le pinceau, aurait-elle pu se servir du fusil?

— Qu'importe? Il appartenait à ceux qui, comme moi, ont la fortune et l'instruction, de donner l'exemple.

D'autres l'ont ainsi compris et, pendant que la vapeur m'emportait loin de Paris, elle y ramenait des artistes, des écrivains, des hommes de loisir qui, de l'Italie, de la Suisse, de l'Afrique, accouraient dans la ville assiégée pour partager ses épreuves. Braves gens, disait-on, ceux-là comprenaient leur devoir, et les éloges qu'on leur décernait me paraissaient autant de critiques adressées à ma prudence.

— N'abusez pas des grands mots, Henri, et rappelez-vous que votre premier devoir était de protéger la jeune femme qui mettait en vous sa confiance, qui n'avait que vous pour appui. Des clameurs de haine s'élevaient contre le parti auquel mon mari avait dû sa fortune; le vide s'était fait autour de moi. Des craintes insensées peut-être, mais qu'il m'était impossible de dominer, hantaient mon cerveau malade. Vous aviez peur vous-même de la crise que traversait ma raison, car vous vous rappeliez l'arrêt du médecin qui avait déclaré que j'avais tout à redouter de trop fortes émotions. Je serais morte aujourd'hui si j'étais restée, mais pouvais-je fuir seule? Sur quel bras me serais-je appuyée, si ce n'est sur celui de l'homme qui n'était pas encore mon mari devant la loi, mais qui l'était déjà dans mon choix. Ah! ne regrettez pas d'avoir cédé à mes prières. En les repoussant vous auriez accepté une terrible responsabilité; si vous m'aimez, Henri, c'est alors que vous auriez éprouvé de cruels regrets.

— Soit, je remplissais un devoir en vous suivant jusqu'ici. Mais, lorsque vous avez atteint l'asile protecteur où vous pouvez voir passer l'orage sans avoir à le redouter, qui m'empêchait de prendre du service dans les armées de province, comme l'ont fait le colonel Maupert et mon cousin Charles Launay? Vous vous y êtes obstinément opposée.

— Les comparaisons que vous invoquez ne prouvent rien. Le premier avait fait sa fortune dans l'armée, il était juste qu'il y rentrât quand elle pouvait utiliser son expérience. Votre cousin Charles menait la vie d'un gentilhomme campagnard occupé de la chasse et de la pêche; il a pris un fusil, c'était dans l'ordre. Ne nous apitoyons pas sur ceux qui, incapables de travaux plus élevés, ne laisseront aucune trace de leur passage. Mais les grands artistes, dont le talent promet à la société une longue série de chefs-d'œuvre, il ne faut pas qu'une balle stupide vienne interrompre leur carrière, ou que brisés par des fatigues et des épreuves qui ne sont pas faites pour eux, ils aillent expirer obscurément sur la paille d'une ambulance. Non, cela ne peut être.

Cet appel à l'amour-propre de l'artiste n'eut pas de succès. Il n'avait pas la fatuité de se considérer comme un grand homme dont la perte eût été considérée comme un deuil public; les arguments tirés de son intérêt personnel n'avaient aucune chance de le toucher. Il fronça le sourcil et M<sup>me</sup> de Sonnaz, qui le connaissait bien, comprit à l'expression de son visage, à l'accent de ses réponses, qu'elle avait fait fausse route. Elle se garda bien de se maintenir sur le terrain où elle avait compromis sa cause, et invoqua d'autres arguments qu'elle savait avoir plus de prise sur lui.

— Ah! Henri, pourquoi vous ai-je connu, puisque vous étiez destiné à me briser le cœur? Pourquoi avez-vous pris une place si absorbante dans ma vie? Du jour





# Les Amants Légitimes



Toilette portée par M<sup>me</sup> Raphaëlle Sisos. Corsage et jupe en bengaline verte feuilletée de l'illal, brodée de perles de cristal et rehaussée de fines broderies de soie blanche. Manches découpées genre Henri II.



Toilette portée par M<sup>me</sup> Desclauzas. Corsage et jupe en drap rouge d'Aliz. Fichu croisé en tulle rouge. Colerette et manches en soie henneton à pois noirs. Ceinture de jais. Jupe garnie d'un galon de jais et d'un rouleau de peluche noire. Capote de jais.



Manteau cache-pousière porté par M<sup>me</sup> Desclauzas. Redingote croisée de côté et boutonnée de côté. Collets sur montés d'un collier de plumes d'autruche noire. Revers de poignets en jais. Capote en jais et ailes de iophore.

Toilette de M<sup>lle</sup> Demarsy vue de dos. Le fichu fait pèlerine derrière. De côté, attaché à la ceinture brodée, une ceinture de tulle rose nouée derrière et tombant en pans.



Toilette portée par M<sup>lle</sup> Demarsy. Corsage et jupe en bengaline blanche brochée de bouquets de roses roses et bleues, avec petites abeilles courant entre les bouquets. Fichu de mousseline de soie rose ouvert sur une guimpe blanche et fixé de côté par un nœud de velours rouge. Jupe garnie de ruches découpées en soie rose, verte et mais. Nœuds de velours rouge. Chapeau en paille mais avec grand nœud de velours rose en aigrette de côté.

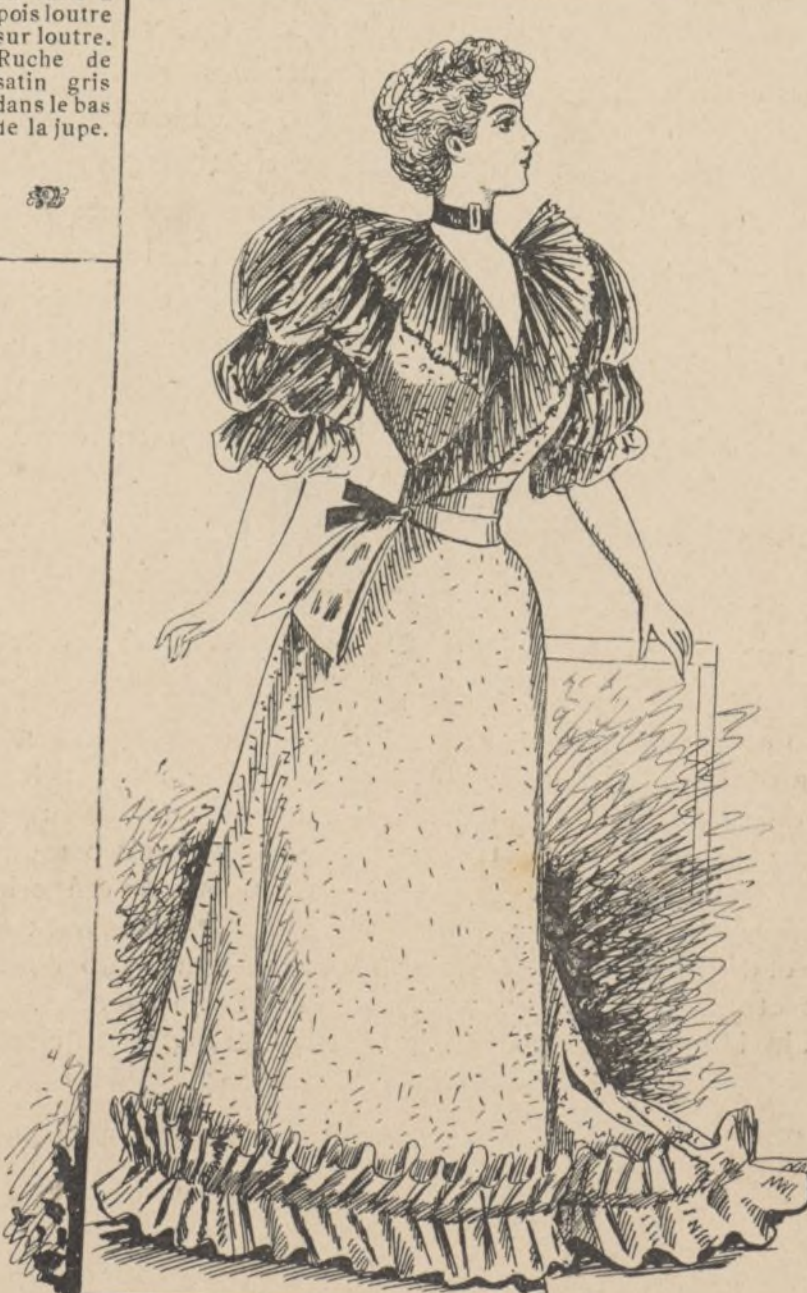


Toilette portée par M<sup>me</sup> R. Sisos. Corsage et jupe en satin rose voilés de dentelle blanche très fine. Empiement égyptien en perles fines retenu par des barrettes de cabochons multicolores. Ceinture de satin blanc. Manches de satin rose.

Toilette portée par M<sup>me</sup> R. Sisos. Corsage et jupe en surah glacé de Chine rose. Colerette berthe en guipure. Manches de velours satin rose. Jupe garnie de guipure.



Toilette portée par M<sup>me</sup> Desclauzas. Corsage et jupe en surah glacé de Chine gris argent moucheté. Colerette et manches en tulle à pois loutre sur loutre. Ruche de satin gris dans le bas de la jupe.



Toilette de M<sup>me</sup> R. Sisos vue de dos. L'empiement égyptien continué derrière et est traversé par du tulle rose rentré dans la ceinture.







où je vous ai vu, j'ai compris que je vous appartenais à jamais. Des hommes que l'on s'accordait à vanter dans le monde m'ont adressé leurs hommages, je suis restée indifférente ; quand vous m'avez dit que vous m'aimiez, oh ! alors j'ai été heureuse, oui, bien heureuse. Vous me disiez que mes désirs seraient des ordres pour vous, qu'aucun sacrifice ne coûterait à votre affection ; moi je sentais que ma dépendance vis-à-vis de vous était bien plus complète que la vôtre, que c'en serait fait de moi si mon attente était trompée. Puisque la crainte d'être mal jugé par les indifférents l'emporte sur celle de me plonger dans le désespoir, partez donc. Mais ne supposez pas que je resterai ici pour voir ceux qui ont été témoins de ma folle passion pour vous insulter à mon abandon. Dans cette petite ville où tout me rappellerait celui dont je me croyais aimée, ma raison succomberait. Partez donc, mais le jour où vous vous éloignerez, je m'éloignerai aussi ; je suivrai l'armée dont vous ferez partie, quand elle s'arrêtera, je m'arrêterai, quand elle reprendra sa marche, je me remettrai en route, je prêterai l'oreille à tous les bruits, à toutes les rumeurs de la guerre, et si quelque combat a lieu, je serai là pour m'assurer qu'il n'est pas arrivé malheur à mon Henri, et si vous deviez succomber, alors je ne vous pleurerai pas longtemps, votre fiancée ne vous survivrait pas.

— Quoi ! vous feriez cette folie !

— Oui, je vous le jure, plutôt que de rester au milieu d'indifférents dont il n'en est pas un avec qui je pusse m'entretenir de vous.

Il la regardait avec un mélange d'admiration et de tristesse ; sa parole, ses regards avaient l'expression de la sincérité ; il la connaissait assez pour être convaincu que cette exaltation n'était pas jouée. Bien des fois déjà il l'avait vue portée par l'élan de ses sentiments en dehors des limites de la raison ; il était ému au fond de l'âme, il était en même temps fier de voir cette femme dont il connaissait le caractère impérieux confesser qu'elle était à sa merci ; il sentait le doute lui revenir et se demandait où était pour lui le devoir, si les services problématiques qu'il était appelé à rendre pouvaient être mis en balance avec les conséquences fatales qu'entraînerait son départ. En le voyant ébranlé, elle redoubla d'efforts ; elle s'animait au bruit de ses paroles et trouvait des accents d'un effet irrésistible. Il céda et promit d'ajourner toute résolution, de n'en pas prendre avant d'avoir obtenu son assentiment. Ce n'était qu'un sursis, mais elle avait assez de confiance dans son empire pour se considérer comme maîtresse de la situation.

— Berthe, lui dit-il, je suis sans force devant vos prières, et l'idée seule de vous affliger me plonge dans

une angoisse qui paralyse ma volonté. Mais, dites-moi bien que si quelque reproche venait à m'atteindre, vous ne vous y associeriez pas, et que jamais vous n'accuserez celui dont le seul tort est de trop vous aimer.

— Oh ! l'enfant, s'écria-t-elle en prenant les mains d'Henri dans les siennes et en fixant sur lui un regard passionné, l'enfant qui croit avoir besoin de garanties et ne sait pas qu'en acceptant son sacrifice, je m'impose l'obligation de lui épargner jusqu'à l'ombre d'un regret ! Le véritable amour n'est-il pas celui qui ne laisse aucun autre sentiment vivre à côté de lui ?

Elle continua sur le ton d'une affectueuse causerie, égrenant les souvenirs qui se rattachaient à leur liaison, rappelant avec une charmante prolixité toutes les circonstances qui l'avaient amenée à le placer bien au-dessus des autres hommes, à faire de lui le centre vers lequel convergeaient toutes ses espérances de bonheur.

Il l'écoutait en souriant, enivré de cet amour qu'il n'aurait jamais osé rêver aussi ardent, et auprès duquel il accusait le sien de tiédeur. La voix grondeuse de Marcelline, la nourrice, rappela à M<sup>me</sup> de Sonnaz que son repas l'attendait :

— Vous allez dîner avec moi, Henri, dit la jeune femme qui tenait à prolonger l'entretien pour mieux assurer sa victoire.

La table fut dressée auprès de la fenêtre. Le jour touchait à sa fin ; le soleil couchant empourprait les flots calmes de la Loire ; les vapeurs du soir estompaient les silhouettes des peupliers qu'agitait une brise légère. Les insectes bourdonnaient dans l'air, au loin on entendait comme un vague murmure les chants des laboureurs ramenant leurs troupeaux. Du jardin montaient les pénétrantes senteurs des fleurs d'automne. Il y avait dans cette tiède atmosphère du paysage tourangeau quelque chose de mou, d'alanguissant qui se communiquait à l'âme de l'artiste et le rendait plus docile à l'influence de sa fiancée. La conversation de celle-ci tournait à l'idylle. La vie rustique qui succédait à la splendeur de son appartement parisien la charmait ; elle trouvait un attrait inconnu à manger des mets rudimentaires dans des assiettes enluminées de fleurs rouges, à boire le petit vin du crû qui s'épanchait d'un broc de terre vernissée. Elle parlait avec une gracieuse complaisance des goûts nouveaux qui s'étaient éveillés en elle. Et lui, en l'écoutant, oubliait ses résolutions viriles, ses regrets de laisser son activité sans emploi, il se familiarisait avec ce tableau de l'égoïsme à deux, d'une existence douce et facile que ne viendrait pas troubler l'importun écho des misères d'autrui.

(A suivre.)

LOUIS COLLAS.

## REVUE DES PETITS SALONS DE PEINTURE

L'Exposition des femmes artistes ne nous a rien révélé de très saillant et même le niveau moyen nous en semble des plus faibles ; nous mettons à part et hors de pair M<sup>me</sup> Demont Breton, avec son Giotto enfant, déjà vu au salon dernier, la Première Rose et le Bain, tableaux de belle allure et d'une impeccable écriture.

M<sup>me</sup> Luminais fait montre de style et de pureté dans son dessin, qui est néanmoins un peu sec et manque d'enveloppe. M<sup>lle</sup> Fleury, aimable portraitiste, ainsi que Mesdemoiselles

Fould, travailleuses persévérantes qui feront leur chemin ; le portrait de M<sup>me</sup> Jean Rameau, par M<sup>lle</sup> Consuelo Fould, est un petit bijou et celui du prince Stirbey, par M<sup>lle</sup> Achille, rend bien la distinction du personnage.

Beaucoup de crânerie et d'audace dans les Souvenirs d'Afrique, de M<sup>me</sup> Chadwick et les pastels de M<sup>lle</sup> Mathews, qui montre un talent fort personnel ; enfin, jolies aquarelles de M<sup>me</sup> Real del Sarte : Rêverie, Merveilleuse, Frou-Frou et surtout Mas-carille, très particulièrement réussies.







EXPOSITION DU CERCLE VOLNEY

*Rose effeuillée.* — Dessin original d'Édouard SAIN.



Pour tout le reste, passer vite et peu regarder, car suivant Paul Mantz, l'éminent critique du journal *Le Temps*, la plus grande preuve de galanterie à faire à ces dames, est de n'en point parler.

L'Exposition du Cercle Volney qui ouvre toujours la série de nos fêtes artistiques, est peut être inférieure aux précédentes ; nous signalerons cependant pour les mettre au tout premier rang : le portrait de maître Lavoignat, par Jules Lefebvre ; celui de M. Denechaud, par Weerts, ainsi que sa Liseuse, dont les chairs nacrées ont le poli et l'éclat d'un Rubens ; un délicieux jeune garçon, au teint d'ivoire, par Henner, costume de la Renaissance italienne : pourpoint noir, toque ou bonnet rouge de forme dantesque, qui met des harmonies charmantes à ses cheveux blonds ; une belle Académie de Paul Leroy, ainsi que son ravissant paysage de la rivière d'El Kantara, avec ses touffes de lauriers roses ; enfin, une fantaisie de Benjamin Constant, la Maîtresse de l'Empire, d'un très grand caractère ; type d'indienne ou de malaise au teint cuivré, aux yeux ardents, assise demi-nue sur un trône, les bras et les jambes cerclés de bracelets d'or, se présentant comme une idole aux adorations des fidèles de Byzance.

Signalons encore la Terrasse de Tanagra, par Maignan ; une vue de la Dent du Midi, prise de Clarens, par Antonin Rambaud ; les Souvenirs de Venise, d'Ywill, qui manquent un peu de solidité et nous semblent peints d'un frottis glacé, dont l'abus, en cotoyant le papier peint, deviendrait des plus dangereux pour l'artiste ; de fort bons portraits des frères Benner et d'aimables cartes de visite, envoyées par Bramtot, Dameron et Damoye.

Précédemment, nous avons eu en décembre, une exposition fort intéressante de la Société internationale, réunion fraternelle d'artistes de tous pays ; Blanche s'y faisait remarquer par *le Réveil de la petite princesse Salomé*, un adorable portrait de fillette ; Dinot, par des Paysages de Suisse et d'Afrique ; dans ce dernier pays, il a pénétré jusqu'aux points les plus reculés de notre occupation, Ghardaïa, Bou-Saâda et Ouargla, pour en rapporter de fort intéressants documents ; Girardot préfère le Maroc, qu'il a longtemps parcouru avec son ami, le très regretté peintre Bretegnier : les vues de Tanger, celle surtout de la grande batterie qui domine et commande la rade, sont des plus remarquables et la jeune mauresque, enveloppée dans les plis de son haik blanc, strié de raies bleues, nous semble d'un charme infini.

Quoi encore ? les fins portraits de Léandre, les fantaisies poétiques d'Armand Point, les paysages de la vallée d'Orsay, par Paul Prins, enfin la belle inspiration d'Alfred Stevens, *Tous les Bonheurs* : le père de famille, grave et sérieux, travaillant au près du foyer, entre sa femme et son enfant, nous représente de manière à nous la faire aimer et chérir plus encore, la vie paisible du home.

Nous finirons en engageant très vivement nos lecteurs à s'en aller passer quelques heures à l'Exposition si particulièrement intéressante, que M. Bing a consacrée à deux peintres japonais du commencement de ce siècle : Outamaro, dans la peinture de genre et Hiroshigué, dans le paysage, qui ont chacun atteint la plus grande originalité et font montre des plus rares qualités.

DEUZEM.

## CHRONIQUE MONDAINE



ANSER et laisser dire que la gaieté n'est plus de ce monde ! Telle semble avoir été la devise de cette semaine carnavalesque. A la conscience avec laquelle on a fêté les jours gras, à l'entrain avec lequel on a cotillonné, soupé, tourbillonné, on sent qu'on avait à prendre une revanche du passé et à faire provision de belle humeur avant de se plonger dans les « pénitences » du Carême.

Oh ! ces pénitences de jolies Parisiennes sont tout un poème ! C'est par la nuance de la fleur qu'elles portent à la ceinture, par l'aigrette ou le piquet de jais dont elles font orner leur capote, que se manifeste leur esprit de mortification. On flirtera un peu moins, et l'on sortira un peu plus, puisqu'entre deux visites, il est de toute nécessité d'aller se réconforter aux douces et onctueuses paroles du prédicateur en vogue. Ce qu'il y a de rassurant, c'est que ces pénitences sont de celles qui donnent envie de recommencer !

Le carême fini, on aura sa petite cour... de compensation !

Mais, pour l'instant, soyons à la joie, à la fête, au Carnaval, dont les grelots tintent encore à nos oreilles assourdies !

Une des soirées les plus réussies a été celle de M. et de M<sup>me</sup> Charles de Weisweiler, donnée l'autre jeudi, en leur bel hôtel de la rue Nicot. Les maîtres de maison réservaient un vrai régal à leurs invités. Au programme : M<sup>me</sup> Krauss, MM. Bouhy, Alvarez, Casella. La jeune fille de la maison, M<sup>lle</sup> de Weisweiler, l'une des meilleures élèves de la célèbre cantatrice, a fait avec un énorme succès ses débuts en « public ».

Après le concert, M<sup>lle</sup> Weisweiler et son frère, ont conduit avec infiniment de tact et d'entrain, un cotillon plein de surprises. Le bal a été suivi d'un souper servi par petites tables.

Au nombre des invités : vicomtesse de Flers, baronne Piérard ; M<sup>me</sup> Koenigswarter, Mertiau, Pereire, Gubbay, Beer, Cahen, Halphen, Turneyssen, Paul Fould, etc...

Ce même jour, raout des plus élégants chez la princesse Bonaparte, marquise de Villeneuve, qui réunissait un essaim de jolies femmes et quantité de hautes personnalités du monde politique, littéraire et artistique.

Très brillante également, la matinée offerte par la duchesse de Bellune, dont la haute mondanité connaît les somptueuses réceptions. Le programme, composé avec un goût parfait, a permis d'applaudir des artistes de premier ordre, en tête desquels il faut citer les jeunes harpistes russes Sacha et Marpha Sroff, si gracieuses en leur costume national. La matinée s'est terminée par une pièce de M. Villain, interprétée avec beaucoup de verve et d'entrain par M<sup>lle</sup> Pichoz et MM. Girault, Loberty et Sarbourg.

Remarqué dans l'assistance : prince et princesse de Hohenlohe, princesse de Montléart, princesse de Cassano, comtesse des Isnards, vicomtesse A. de Brimont, vicomte et vicomtesse Vilain XIII, comte de Bellune, baron de Meynard, duc de Pomar, comte de Puiseux, vicomte de Saint-Georges, vicomte de Grente, etc...

Mentionnons aussi le dernier bal qui a eu lieu chez M<sup>me</sup> Gaudin, mère du sympathique député de la Loire-Inférieure. Les danses se sont terminées par un cotillon double, que conduisaient d'une part : M<sup>lle</sup> Marie Gaudin et M. Pochet de Tinan, et, d'autre part, M<sup>me</sup> Gabriel Gaudin et M. Furcy-Larue.

Le souper, servi par petites tables, n'a pris fin qu'avec le jour.

Au nombre des invités : M<sup>me</sup> Sarlande ; Levert ; comtesse et M<sup>lle</sup> Clary ; baron et baronne de Beauverges ; baron et baronne Girod ; M. et M<sup>me</sup> de Rouvre ; MM. Giraudeau, Choppin-d'Arnouville, etc.

Les jeunes filles doivent bénir M<sup>me</sup> la vicomtesse de Trédern. La grande et bienfaisante mondaine ne se contente pas de faire entendre sa belle voix dans les fêtes de charité qu'elle organise avec tant de succès, elle donne des bals blancs qui sont la joie de la jeunesse féminine.

A son dernier bal blanc assistaient une trentaine de jeunes filles, amies de M<sup>lle</sup> de Trédern, parmi lesquelles on remarquait : M<sup>lle</sup> de Barbentane, de Bonvouloir, de Grancey, de Golstein, Nivière, Clary, Bartholoni, de Peyronnet, de la Haye-Jousselin, de Biré, du Passage, de Riancey ; marquise de Bar-







Dessin de Maurice MARAIS.



bentane, comtesse de Bonvouloir, prince et princesse de Broglie; comte de Pouy, baron de Ravignan, vicomte de Richemont, etc.

La belle réception de M. et M<sup>me</sup> Manuel de Yturbe, en l'honneur de l'ambassadeur et de l'ambassadrice d'Espagne, s'est signalée par un éclat sans précédent. La partie musicale comportait un superbe programme, exécuté par des musiciens russes.

Signalons au nombre des assistants: comtesse Santovenia,

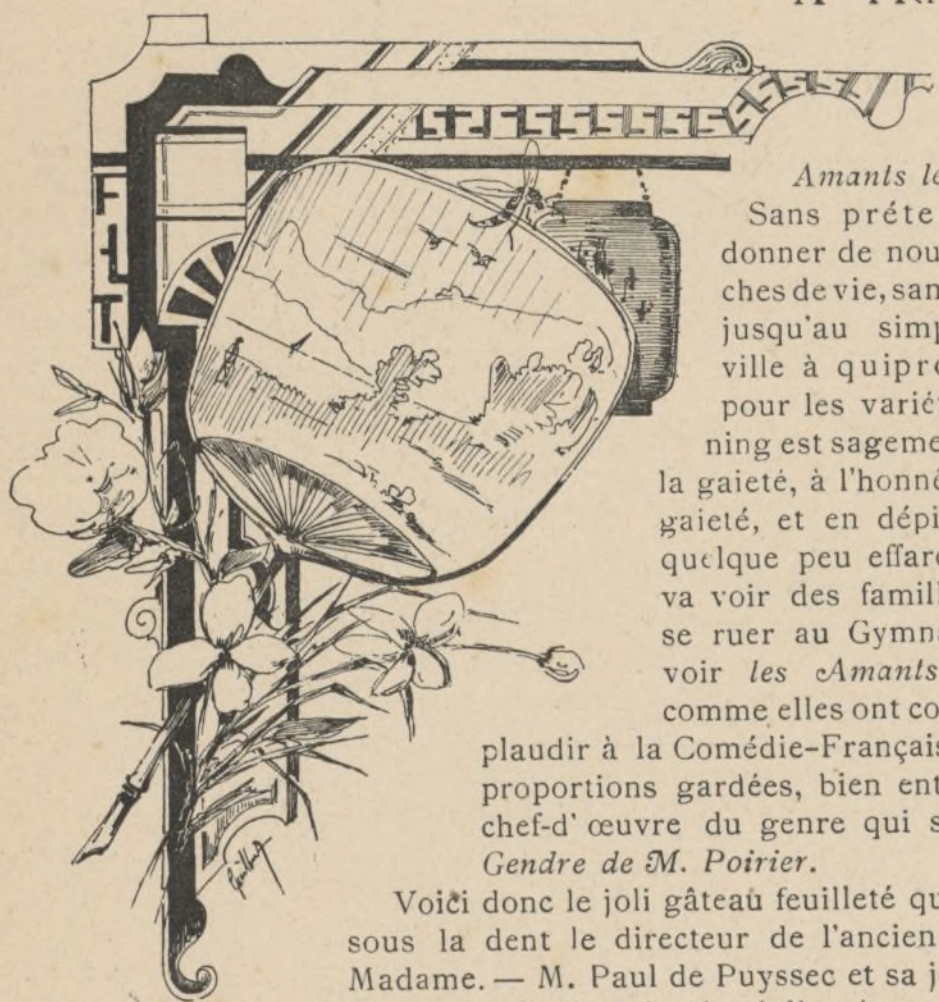
comtesse Andrassy, M. et M<sup>me</sup> J.-M. de Yturbe, née Diaz; M<sup>me</sup> Castellanos, comte de Moltke, fils du ministre de Danemark; comte de Pradère, etc., etc.

Chez M<sup>me</sup> Heuzey, avenue Montaigne, grand bal — lundi dernier — avec cotillon et souper par petites tables.

Reconnu: comte et comtesse de Lasteyrie, MM. Victorien Sardou, A. Croizet, Mézières, de Rozières, etc., etc.

Paul BONHOMME.

## A TRAVERS LES THÉÂTRES



AU  
GYMNASÉ,  
Les

*Amants légitimes.* —

Sans prétendre nous donner de nouvelles tranches de vie, sans descendre jusqu'au simple vaudeville à quiproquo, bon pour les variétés, M. Koning est sagement revenu à la gaieté, à l'honnête et douce gaieté, et en dépit d'un titre quelque peu effarouchant, on va voir des familles entières se ruer au Gymnase pour y voir les *Amants légitimes*, comme elles ont coutume d'applaudir à la Comédie-Française — toutes proportions gardées, bien entendu — ce chef-d'œuvre du genre qui s'appelle *Le Gendre de M. Poirier*.

Voici donc le joli gâteau feuilleté que nous met sous la dent le directeur de l'ancien théâtre de Madame. — M. Paul de Puysec et sa jeune femme Huguette, feraient le plus joli ménage du monde, si, au point de vue de l'argent, ils n'étaient si fortement gênés aux entournures.

Paul, qui a de qui tenir, étant fils de son père, M. de Puysec, un de nos meilleurs paniers-perçés, a si bien dépensé sans compter qu'il s'est assuré pour l'avenir, même pour le présent, une superbe collection de créanciers. Mais sa belle-mère, M<sup>me</sup> Baudoin, née Robidoux, veuve de juge consulaire, fille de syndic et sœur d'avoué « la connaît dans les coins », comme on dit; elle réunit les créanciers de son gendre et leur annonce tranquillement que « les biens étant déclarés dotaux », ils peuvent faire une croix sur leurs créances. — « Et moi, dit l'usurier Letourneau, je vous en offre 50 pour cent... »

Ce Letourneau, — un ex-notaire qui, à la suite de vagues démêlés avec la justice de son pays, obtint jadis une ordonnance de non-lieu (oh! oh! fait-on dans la salle) — possède sans doute encore plus d'une malice dans son sac. Voici donc l'expédition qu'il propose au jeune ménage désireux de tirer sa fortune personnelle des griffes d'une belle-mère trop dure à la détente. Sous un prétexte quelconque, l'adultère du mari, par exemple, M. et M<sup>me</sup> de Puysec divorceront (le divorce n'est-il pas aujourd'hui un jeu?) et dès qu'Huguette aura reconquis et liquidé sa dot, ils se remarieront tous les deux ensemble, comme si de rien n'était, et feront de leur richesse, désormais insaisissable, le fol usage qui leur passera par la tête. Affaire convenue.

Un billet écrit par Paul à Fanny Langlois (Fanoche), son ancienne maîtresse, sera la base de la demande en divorce de M<sup>me</sup> de Puysec simulante avec son mari une dispute et une brouille que les parents prennent pour argent comptant. Paul a brusquement quitté le domicile conjugal et s'est réinstallé dans son petit rez-de-chaussée de garçon, où Huguette, trois fois par semaine, se fait un plaisir de venir le voir en cachette. Ce sont là nos « Amants légitimes » promis par l'affiche.

Par malheur, la ruse est éventée par M<sup>me</sup> Baudoin qui, de concert avec papa Puysec, a pincé nos amoureux. Désormais, plus de divorce possible. — « Gaffeuse! » a dit Paul à Huguette qui a répondu: « Flist! » en partant, cette fois, sans avoir pris le temps d'ôter son chapeau... Les choses en sont là quand l'ami Dumoustier, devenu le protecteur actuel de Fanoche, ramène la donzelle à son prédécesseur: il a cru, lui aussi, au

billet de Puysec à son ancienne maîtresse, et il demande à repasser la main.

M<sup>me</sup> Fanoche, qui est d'ailleurs parfaitement stupide, se laisse trimballer de l'un à l'autre, et profitant de l'occasion, Paul va peut-être se consoler avec elle!... Mais quand Huguette se plaint à sa mère de la trahison de son mari, celle-ci n'y crût plus; M<sup>me</sup> de Puysec devra trouver autre chose pour obtenir le divorce. « Prenez un amant, ou tout au moins un demi-amant », conseille Letourneau. M<sup>me</sup> de Puysec fait alors jouer le rôle à ce même Dumoustier, qui, d'abord enchanté de paraître distingué par une femme du monde aussi charmante, regrette bientôt, — dûment giflé par le mari — de « s'être fourré là-dedans. » Point n'est besoin d'ajouter que contents d'avoir obtenu leur divorce pour rire — roulée, M<sup>me</sup> Poirier! — Paul et Huguette se hâteront de se réépouser, reconnaissant que le mieux est encore de rester mari et femme. Quant à Dumoustier, s'il ne garde pas Fanoche, il gardera du moins les clagues: un simple jeu de scène, on avait oublié de le prévenir...

Le public de première s'est montré ravi de faire un vrai succès à la pièce de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot. Leur joyeuse et spirituelle fantaisie est allée aux étoiles, *all'estelli*, comme on dit au delà des Alpes. La critique a été très heureuse de constater ce chaleureux accueil, et de souhaiter au Gymnase de trouver dans ces *Amants légitimes*, le terme longtemps attendu d'une trop persistante malechance.

L'interprétation a contribué au succès. La pièce est excellemment jouée par tous: par M<sup>me</sup> Sisos, d'abord, aussi parfaite dans l'enjouement d'Huguette de Puysec qu'elle l'était, naguère, dans l'agonie de Musotte; Noblet, plein d'entrain et de gaieté dans le rôle du mari; M<sup>me</sup> Desclauzas et M. Nertann, un délicieux couple de « parents »; M. Numès, ayant au plus haut degré la note de l'ahurissement qui convient au personnage de Dumoustier; M. Colombey, enfin, un bon usurier de comédie. Que dire de M<sup>me</sup> Demarsy? Qu'il faut avoir beaucoup d'esprit pour rendre avec tant de naturel le type de la grue stupide aux grands yeux d'herbivore, à qui peu importe avec qui elle soit « pourvu qu'elle soit avec quelqu'un », mais qui préfère peut-être encore Paul de Puysec, parce que « faire la noce avec lui est presque un plaisir », le rôle est amusant au possible; M<sup>me</sup> Demarsy le joue à miracle.

A L'ODÉON, *l'Argent d'autrui*. — Comme étude de gens d'affaires, je crois la comédie de M. Léon Hennique très peu conforme à la vérité. Néanmoins, on ne saurait contester à l'auteur d'*Amour* et de *la Mort du duc d'Enghien*, la clarté du style, même de l'intrigue. Sa pièce, à tout prendre, n'est pas ennuyeuse, mais je doute que la masse du public vienne l'écouter bien longtemps. On comptait sur les « allusions »; ont-elles, pour la plupart, disparu en passant par la censure? C'est probable, car elles ne m'ont semblé ni bien nombreuses, ni bien cruelles.

Une curieuse débutante, américaine pour de bon, Miss Calhoun, a joué avec un sang-froid et une grâce féline remarquables, le rôle de Miss Kate, — Mistress Clarkson dans *l'Etrangère* de Dumas. — M. Paul Rameau a beaucoup de tenue et de correction, de naturel et d'élégance, dans le personnage de Lafontas (issu du Saccard de *l'Argent* de Zola), qu'il a incarné de très heureuse façon. M. Albert Lambert s'est fait applaudir dans la silhouette du messenger de la Banque juive — l'Inconnu, dit l'affiche. M<sup>me</sup> Lucienne Dorsy était chargée du rôle fort ingrat de Catherine, la tendre délaissée: elle a su y émouvoir son public avec une étonnante sobriété de moyens, et nous lui adressons ici nos plus sincères compliments pour son succès, qui n'était certes pas facile à remporter.

EDMOND STOULLIG.





## L'ART ET LA MODE.

L'ART ET LA MODE, par une convention avec la Compagnie générale Transatlantique, est mis chaque semaine à bord de tous les bateaux de la Compagnie.

### AU PILLAGE

Les coquettes vitrines de la Parfumerie du Congo, 4, place de l'Opéra, sont chaque soir dévalisées... par nos clubmen, nos élégantes, qu'attire au palais

des fines essences la riche collection des écrins d'étrennes-crées par le charmeur Victor Vaissier.

### CHRONIQUE FINANCIÈRE

La Bourse a été de tous points très ferme, et tout semble indiquer que nous sommes entrés dans une ère de calme, de tranquillité qui permettra aux affaires élaborées, de voir enfin le jour.

Si modestes toutefois, comme nombre et importance qu'aient été les affaires traitées, elles ont encore déterminé quelques légères variations qui attestent la persistance des dispositions optimistes de la place.

Ainsi que nous le déclarions récemment, l'abondance des capitaux et leur emploi, qui commence à s'effectuer en Rentes françaises, et en bonnes valeurs françaises et étrangères, ne sont pas étrangers, le calme politique aidant, au revirement favorable qui vient de s'opérer depuis le commencement du mois.

Les opérations de la liquidation des comptes de quinzaine n'ont rencontré aucune résistance.

Les places étrangères nous ont adressé des cotes satisfaisantes, ce qui a contribué à encourager les dispositions de la place.

La Rente 3 o/o se tient à 98.60, l'Amortissable à 98.95, le 4 1/2 à 106.40.

Les fonds étrangers sont fermes.

Les Consolidés anglais sont à 98 15/16.

L'Italien est à 92.45, le Turc à 22 37, le 6 o/o Egyptien cote 502.15, l'Extérieure espagnole vaut 62.10, le Russe 1891 s'est avancé à 79.10, l'Orient à 70.10.

Le marché des valeurs est assez soutenu.

La Banque de France reste à 3,910 fr., le Comptoir national d'escompte à 496.25, la Banque de Paris se tient à 628.75.

Le Crédit Foncier est en hausse à 1,015 fr., la Banque d'Escompte à 142.50, la Société générale à 475.

Le Crédit Lyonnais reprend à 771, le Mobilier est délaissé à 127.50.

Le Suez s'inscrit à 2,667.50, le Gaz fait 1,456.25.

Le Panama est offert à 18.50.

Les chemins de fer sont fermes :

Le Nord à 1.882, le Lyon à 1,532.50, l'Orléans à 1,625, le Midi à 1.315, l'Ouest à 1.115, l'Est à 943.75.

Les lignes étrangères sont en hausse.

Les Autrichiens sont à 647.50, le Lombard est à 223.75, le Saragosse à 177.50, le Nord de l'Espagne à 146.25.

Sur le marché en Banque, les transactions sont calmes. Les cours restent fermes.

Le Rio cote 391.25.

BONCONSEIL.

**ALCOOL de MENTHE RICQLÈS** Recommandé contre les moindres maux. Souverain contre RHUMES, REFROIDISSEMENTS, GRIPPES. Eau de toilette et dentifrice exquis. Exiger le nom de RICQLÈS.

Atelier Edouard SAIN, 80, rue Taitbout  
**COURS DE DESSIN & DE PEINTURE**  
Pour les Dames et les jeunes Filles

**Edouard SAIN**

Chevalier de la Légion d'Honneur

M<sup>me</sup> RITA-RUFFIN, SOUS-DIRECTRICE

Les Inscriptions sont reçues les jours de Cours : Mardi, Mercredi, Vendredi et Samedi, de 9 à 11 heures du matin.

30 fr. par mois pour 1 leçon par semaine.

50 fr. — — 2 — —

65 fr. — — 3 — —

75 fr. — — 4 — —

**POUDRE OPHELIA** TALISMAN DE BEAUTÉ  
HOUBIGANT, parf., 19, Faub. St-Honoré.

MESDAMES,

Parmi les nombreux produits de Beauté qui se disputent la faveur de la femme élégante, il en est un que vingt années d'un succès sans cesse grandissant ont placé hors de pair — c'est la *Georgine Champbaron*. Pour que son application donne des résultats plus rapides et plus efficaces, il est nécessaire de suivre une certaine méthode; en six leçons M<sup>me</sup> Champbaron vous révélera les secrets de son art et vous fera connaître la marche à suivre pour arriver à la plus parfaite réussite. Au moyen de la *Georgine Champbaron* et de ses composés: Neige, Extrait, Poudre, Crème, vous serez sûres d'obtenir alors la transformation complète de l'épiderme et de rendre au visage le plus abîmé la fraîcheur et l'éclat de la première jeunesse. — Vous pouvez en faire l'essai en vous adressant, 10, rue Laffitte, le succès vous convaincra mieux que tous les renseignements.

A Suzette

Carnaval, comme un joyeux page  
Vêtu de soie et orné de satin  
A fait sonner sur son passage  
Ses grelots d'or jusqu'au matin.

Mais Mi-Carême nous convie  
Bientôt encore à la gaité  
Vous qui savez être jolie  
Fraîche et jeune, hiver comme été.

Aussi, pour celles qui, Suzette,  
Jalousent au bal ta fraîcheur  
Sois bonne et donne la recette  
Dont *Candès* seul est l'inventeur.

### MAISONS RECOMMANDÉES

MIXTURE VÉNITIENNE pour Cheveux, BROUX, 10, rue St-Florentin (6 Salons privés pour applications de teintures).

M<sup>me</sup> PELLETIER-VIDAL, 19, rue de la Paix.

Spécialité de **RUBANS, ALPAGAS & SATINETTES**  
pour fonds de jupe. — **POLONAISES** toutes nuances.  
**PHILIPPE**, 23, rue Saint-Augustin.

**LENTHERIC** Parfumerie des Orchidées, Conseils de beauté, 245, rue Saint-Honoré.

VOILETTES

CRÉATION NOUVELLE

Toules et Dent<sup>re</sup> paillietés

BIJOUTERIE POUR MODES

**A l'Opéra-Bijou**

BIJOUTERIE

Pour Théâtre

Bals et Soirées

LOCATION DE DOMINOS

*Alcool de Menthe de Ricqlès*, 41, rue Richer.

Le Directeur-Gérant : C. CHANTEL.



